

recommandation très naturelle d'ailleurs, puisque vous deviez embrasser l'état militaire.

— Pietri, reprit le jeune homme avec une émotion profonde, vous avez donc connu mon père ? vous aviez donc sa confiance la plus intime ?

— Peut-être bien, car savez-vous, monsieur Charles, qui a engagé le général Roland, qui ne vous connaissait pas, à vous demander pour aide-de-camp ? c'est le vieux Pietri.

— Vous ! c'est à vous que je devrais...

— Interrogez le général, dites-lui de ma part que je le délève de la promesse qu'il m'avait faite de me garder le secret, vous verrez ce qu'il vous répondra.

— Comment ! Pietri, vous êtes la première cause du bonheur de ma vie ! puisque c'est ici que j'ai connu M^{lle} Hélène. Vous avez eu l'intime confiance de mon père, et ce soir, pour la première fois, vous me faites cette révélation ! mais vous aviez donc peur de ma reconnaissance ?

— Je vous voyais heureux, cela me suffisait.

— Ah ! Pietri, combien le général et sa famille ont raison de vous aimer ! Quel bonheur pour moi d'avoir maintenant tant de raisons de partager cette affection !

— Oh ! monsieur Charles, ne vous croyez pas quitte ainsi envers le vieux Pietri, j'ai à mon tour quelque chose à vous demander.

— Tant mieux, parlez vite.

— Et j'attache d'autant plus d'importance à cette demande que...

— C'est accordé d'avance, mon bon Pietri.

— Laissez-moi donc achever, monsieur Charles ; j'attache, disais-je, d'autant plus d'importance à cette demande, qu'il s'agit de mon cher maître.

— Du général ?

— Oui, monsieur Charles, dites-moi ; il vous reste une dernière lettre de votre père, dont vous n'avez pas pris connaissance ?

— C'est vrai, il s'en faut encore de trois mois pour que l'époque où je dois ouvrir cette lettre soit arrivée.

— D'après tout ce que je viens de vous dire, vous devez être convaincu que j'étais dans l'intime confiance de votre père, et que dans mon humble sphère j'ai tâché de vous servir.

— Je vous dois tout, Pietri, tout, je vous le répète : l'affection du général, la main de sa fille.

— Eh bien donc, écoutez ceci : il se peut qu'avant l'époque fixée pour ouvrir la dernière lettre de votre père, vous soyez à même de rendre au général un très grand service.

— Et comment ?

— En avançant l'époque fixée pour la lecture de cette lettre.

— Ah ! Pietri, ce serait aller contre les dernières volontés de mon père.

— Je le sais ; mais me croyez-vous capable

de vous donner un pareil conseil, s'il ne s'agissait pas des intérêts les plus graves, et pour le général et pour vous ?

— Pour moi ?

— Je veux parler de votre mariage avec M^{lle} Hélène.

— Grand Dieu ! que dites-vous ? Oh ! de grâce, expliquez-vous !

— Il peut arriver dans cette maison, aujourd'hui, demain, je ne sais quand, tel événement qui, malgré ses menaçantes apparences, se dénouerait de la façon la plus heureuse du monde pour le général, sa famille et vous, grâce à l'ouverture anticipée de la lettre de votre père.

— Quoi ! Pietri, mon mariage avec M^{lle} Hélène pourrait être compromis, menacé !

— Oui, pendant un instant ; mais je vous le répète, l'ouverture de la lettre en question ferait aussitôt évanouir ce danger.

— Pietri, ces mystérieuses paroles m'inquiètent malgré moi.

— C'est à tort, monsieur Charles. Pourquoi redouter le péril lorsqu'on a en main de quoi le conjurer sûrement ?

— Mais si ce péril menaçait, comment saurais-je le moment opportun d'ouvrir cette lettre ?

— Fiez-vous à moi, je vous avertirai.

— Et ce péril, quel est-il ?

— Monsieur Charles, tout mystérieux que soit le bonhomme Pietri, vous avouerez du moins que ceux auxquels il est heureux de se dévouer n'ont pas à se plaindre.

— Je le sais mieux que personne, mon bon Pietri, mais...

— Eh bien donc, ne vous étonnez pas, et surtout ne vous alarmez pas de ce que j'ai encore quelques petits secrets. Ayez confiance en moi, vous ne le regretterez jamais. Quant à la lettre en question, vous l'avez ici ?

— Elle est en haut dans mon secrétaire.

— Très bien ! mais j'aperçois M^{me} la comtesse avec mademoiselle Hélène. Pas un mot de tout ceci, je vous en conjure, ni à ces dames, ni au général ; ce serait les alarmer sans doute à tort, car j'ai l'espoir que tout ira pour le mieux ; seulement, il faut tout prévoir ; il est donc entendu, monsieur Charles, que je vous prie de garder le secret sur tout ce qui a rapport à la lettre de votre père, mais vous pouvez demander à M. le comte si ce n'est pas moi qui l'ai engagé à vous choisir comme aide-de-camp.

— Votre parole ne me suffit-elle pas, Pietri ?

— Enfin, monsieur Charles, libre à vous d'interroger mon cher maître. Quant au reste, secret absolu, vous m'en promettez ?

— N'est-ce pas mon devoir ? Irai-je, sans raisons à moi connues, jeter le trouble, l'inquiétude dans cette famille qui va bientôt être la mienne ?

— Je savais d'avance pouvoir compter sur votre discrétion, monsieur Charles. Mais voici

M^{me} la comtesse et M^{lle} Hélène, je vous laisse.

Et le Corse s'éloigna ; puis, tirant sa montre, il regarda l'heure et se dit en sortant précipitamment, par une des deux portes latérales du salon, pendant que la comtesse et sa fille entraient par la baie de la galerie :

— Déjà sept heures et demie... Vite, vite...

La comtesse Roland et sa fille s'approchèrent de Charles Bellecour, que son entretien avec Pietri laissait dans une vague inquiétude ; il l'oublia bientôt à la vue d'Hélène, dont la blanche toilette de bal et de fiancée était ravissante.

— Monsieur Charles, dit-elle au jeune aide-de-camp en souriant, trouvez-vous ma robe jolie ?

— Charmante, mademoiselle. Cette garniture de lilas blancs, pareille à votre coiffure, est d'une fraîcheur et d'une élégance...

— C'est ma mère qui l'a choisie. Vous le voyez, monsieur Charles, elle s'entend à parer son idole, ainsi qu'elle m'appelle.

— Oui, reprit en souriant la comtesse, mais ce que je ne saurais, moi toute seule, donner à mon idole, c'est le bonheur qui anime tes traits, la joie qui brille dans tes grands yeux ; et cette parure-là tu la dois un peu, je crois, à M. Charles.

— Monsieur Charles, dit la jeune fille avec un sourire enchanteur, faut-il avouer que c'est vrai ?

— Ma réponse serait facile, mademoiselle, s'il m'était permis de juger de votre bonheur d'après celui que j'éprouve.

— Vous êtes donc bien heureux, mes enfans ? dit la comtesse en regardant les deux jeunes gens avec un attendrissement inexprimable.

— Ah ! ma mère !

— Ah ! madame ! répondirent-ils tous deux en prenant chacun une des mains de la comtesse placée au milieu d'eux. Celle-ci, s'adressant à M. de Bellecour, lui dit en souriant :

— Madame, c'est... bien cérémonieux, ce mot-là, monsieur Charles. Heureusement, après-demain vous pourrez me dire comme Hélène : ma mère, et moi vous dire : Charles. Aussi, patience, patience ! nous nous dédramatiserons ; mais en attendant, vous allez venir tous deux avec moi visiter la salle du buffet pour nous assurer que rien n'est oublié.

— Je suis à vos ordres, madame.

— Maman a raison, il faut que la fête soit irréprochable ; car enfin, nous allons recevoir les fils du roi.

— Monsieur Charles, dit en riant la comtesse, entendez-vous cette petite glorieuse ?

— Oh ! maman, c'est vrai, glorieuse, on ne saurait plus glorieuse pour mon père. N'est-ce pas à son rare mérite, aux services qu'il a rendus à notre pays, et surtout à son caractère si

aimé, si respecté, que mon père doit ces fa-veurs, je devrais dire cette justice ?

— Toujours la même, vous voyez, monsieur Charles, reprit en souriant la comtesse, elle est incorrigible ; je ne connais pas de fille plus fière, plus orgueilleuse de son père.

— Et cet orgueil, tu ne le partages pas, toi, maman ?

— Monsieur Charles, sauvons-nous vite, dit en riant la comtesse au jeune homme en prenant son bras, il ne faut pas donner raison à cette petite glorieuse.

Et tous trois disparurent par la galerie au moment où le major Maurice entra par une des portes latérales du salon.

XXII.

Le major Maurice s'adressant à l'un des gens de l'hôtel qui traversait la galerie, lui dit :

— Le général n'est pas encore descendu de chez lui ?

— Non, monsieur le major, je crois que M. le comte finit de s'habiller.

— Et Pietri ? savez-vous où il est ?

— Je l'ai tout-à-l'heure vu traverser le salon d'attente, monsieur le major, mais voici M. le comte.

Le général entra, en effet, habillé pour la soirée avec une sévère élégance, portant le grand cordon rouge sur son gilet blanc, et la plaque de la légion d'honneur enrichie de diamants au côté gauche de son habit noir ; il était pâle ; une vague inquiétude se lisait sur ses beaux traits. A la vue du major, il alla rapidement à sa rencontre et lui dit :

— Eh bien ! Maurice, rien de nouveau ?

— Rien ; — et d'ailleurs Delmare n'étant venu chez toi ni hier, ni aujourd'hui dans la journée, tu n'as plus maintenant à redouter sa présence avant demain.

— En effet cet homme n'irait pas choisir l'heure de cette fête pour avoir avec moi un pareil entretien.

— En tout cas, je te l'ai dit, Adalbert, mes précautions sont prises...

— Merci, Maurice, c'est déjà un souci de moins... Quant à M. de Bourguell, tu es bien certain...

— Je ne suis certain que d'une chose, — de lui avoir dit ceci hier, et je te le répète pour te rassurer ; vous vous êtes procuré, monsieur, une invitation pour la fête que donne le général Roland, espérant, dans un but nécessairement odieux, conduire chez lui votre femme et votre fille. Je vous déclare que, si vous persistez dans ce projet, je m'y opposerai par un moyen qui vous paraîtra fort singulier, fort ridicule peut-être ; en un mot, vous me trouverez ni plus ni moins qu'un planton de service à la porte du salon d'attente, que je ne quitterai pas un instant de la soirée, très résolu à vous barrer le

passage. Si vous avez compté sur un éclat, il ne dépassera pas du moins l'antichambre. Libre à vous, monsieur, d'exposer M^{me} de Bourgueil et sa fille à un scandale que je regretterai profondément pour elles; mais ma résolution est prise.»

— Et déconcerté par cette menace, il t'a promis de donner aucune suite à son dessein ?

— Il me l'a promis, et m'a paru en effet fort déconcerté; car, à défaut d'un autre moyen, si brutal que soit celui que j'emploie, il est du moins efficace.

— Maurice, mon bon Maurice, tu nous sauves peut-être d'un éclat déplorable :

— Dieu le veuille! Aussi, malgré la promesse de M. de Bourgueil, je me rends à mon poste. Je ne me fie pas à cet homme.

— A peine s'il est huit heures; personne n'arrivera sitôt.

— C'est probable, mais j'aime mieux être prêt une heure d'avance; M. de Bourgueil n'est pas le seul dont tu puisses avoir à craindre la visite.

— Tu as raison, ce Delmare... mais il n'aurait pas l'audace...

— Il faut tout prévoir... Je serai ce soir ton garde de la porte, et personne n'entrera dans ces salons avant d'avoir passé mon inspection.

— Maurice!... toujours dévoué!... Mais tu as beau sourire, tu n'es pas plus rassuré que moi. Faut-il te l'avouer? A mesure que l'heure de cette fête approche, je me sens parfois aux regrets de n'avoir pas suivi ton conseil d'hier, quoiqu'il m'en eût coûté... Et pourtant, fuir, honteusement fuir devant des craintes chimériques peut-être!... D'un autre côté, quand je songe au coup cruel qu'un scandale public porterait à ma fille, ma perplexité est affreuse.

— Adalbert, il est trop tard pour changer d'avis; ne va pas maintenant t'alarmer outre mesure; grâce aux précautions que j'ai prises, nous n'avons rien à redouter pour ce soir. Alons, courage, ami!

— Aie la bonté, mon ami, de dire à l'antichambre que l'on vienne me prévenir dès que le piqueur qui précède la voiture des princes entrera dans la cour, afin que j'aie les recevoir à la porte du vestibule; ils viendront, m'ont-ils dit, de bonne heure; car ils vont ensuite à l'ambassade d'Autriche.

— Tu seras prévenu de l'arrivée du piqueur de tes princes. Je cours à mon poste. Encore une fois, courage, ami... je répons de tout.

Le major sortit et laissa le général Roland seul dans le salon.

— Ah! se dit le comte en se promenant avec agitation, — jeune, j'ai assisté impassible à de sanglantes batailles. En Afrique, j'ai commandé une armée dans des circonstances si meurtrières, que la moindre hésitation de ma part pouvait faire exterminer des milliers de braves soldats

dont je répondais devant mon pays. Mais au moment de les mener au feu, je n'ai jamais éprouvé une agonie pareille à celle que je ressens à cette heure. C'est un serrement de cœur inconcevable. Je ne sais quelle terreur sourde m'abat et m'enivre... C'est absurde... c'est fou... Mais je n'ai pas la force de lutter contre cet accablement...

Et en disant ces mots, le général Roland tomba plutôt qu'il ne s'assit sur un fauteuil placé près d'une table de jeu, où il s'accouda afin d'appuyer son front dans sa main.

Alors une petite porte de dégagement, masquée dans la boiserie de la galerie, complètement déserte, s'entrebâilla lentement et laissa voir la tête de Pietri, qui avança le cou avec précaution, de côté et d'autre, puis se retira, et quelques instants après introduisit Adalbert Delmare par cette porte, que le Corse tint presque constamment entr'ouverte, assistant ainsi de là à l'entrevue qu'il avait ménagée entre le père et le fils.

Delmare était vêtu selon son habitude, avec une sorte de recherche de mauvais goût: il portait une sorte de cravate de couleur tranchante, un ample pantalon écossais plissé par devant, un paletot blanchâtre et un chapeau gris crânement placé sur l'oreille. L'animation de ses traits, le feu de ses regards, ne prouvaient que trop que ce malheureux, suivant le conseil de Pietri, avait puisé une nouvelle audace dans une copieuse libation d'eau-de-vie. Sortant du couloir de dégagement, il resta un moment ébloui par l'éclat des lustres et des dorures de la galerie; puis il s'approcha lentement du général Roland, toujours assis le front appuyé sur sa main. Cependant, au moment de passer le seuil du salon, il enfonça d'un coup de poing son chapeau encore plus crânement sur sa tête, plongea ses deux mains dans les vastes poches de son pantalon, et, l'épaisseur des tapis amortissant le bruit de ses pas, il put s'avancer sans être entendu de lui, presque à toucher le général Roland, tant la préoccupation du comte était alors profonde. Aussi le général fit-il un bond de surprise sur son fauteuil, lorsqu'il entendit soudain à ses oreilles la voix rauque et enrouée de Delmare, lui disant d'un ton cynique et railleur :

— Bonsoir, papa!

Le général pâlit, se leva brusquement, et s'écria presque effrayé :

— D'où sort cet homme ?

Puis toisant Delmare d'un air de hauteur et de menace, le général ajouta :

— Que voulez-vous ! Qui êtes-vous ?

— Qui je suis ? votre fils, pardieu ! Amable-Justin-Adalbert Delmare, pour vous idolâtrer, s'il en était capable.

— C'est lui, dit à part le comte anéanti, et il ajouta avec douleur et dégoût :

— Quel langage ! quel aspect ! quelle grossière insolence !

Ces remarques redoublant sa crainte et sa colère, il s'écria :

— Qui vous a permis de vous présenter ici ? Par où êtes-vous entré ?

— Par où ? mais par la porte, petit père... tout bonnement par la porte...

— Et Maurice ! Maurice !... Il est en bas pourtant ! Il le connaît ; comment l'a-t-il laissé entrer ? dit le général à part ; — et ma femme et ma fille qui peuvent venir d'un instant à l'autre !...

Se dirigeant alors rapidement vers l'une des portes latérales du salon, il l'ouvrit et dit d'un ton impérieux et courroucé :

— Monsieur, sortez à l'instant de ce salon, et attendez mes ordres dans cette chambre !...

— Comment ! nous envoyons déjà c't enfant faire dodo ? — dit le bandit ; — ah ! mais non ! — Et il s'assit et se carra dans un fauteuil. — Causons d'abord, petit père...

— Malheureux, s'écria le général d'un ton menaçant, — oses-tu bien !...

— Quoi !... du scandale ?... du bruit ?... Vous en voulez ? Ça me va, oh ! ça me va !... voyons, appelez vos grands laquais pour jeter votre fils à la porte de votre hôtel ! Ça sera drôle ; mais gare à vos laquais !... Je suis professeur de chausses à l'École Polytechnique.

— Oh ! c'en est trop !

— Ma profession vous humilierait-elle, petit père ! Dam !... j'avais encore une corde à mon arc, j'étais marchand de billets de spectacles et de contremarques... vous me direz que c'est peu *chouette* pour le fils d'un ambassadeur... mais chien perdu mange ce qu'il trouve !

— Assez ! monsieur, assez ! — reprit le général avec autant de colère que de dégoût ; — finissons. C'est de l'argent que vous voulez ? vous en avez ; mais, mordieu ! entrez là, ou sinon !

— Sinon, quoi ?

— Insolent ! J'emploierai la force s'il le faut, mais tu sortiras !

— Je révère trop l'auteur de mes jours pour me permettre de lui passer la jambe, répondit Delmare en s'allongeant dans son fauteuil. Je me contenterai d'opposer une résistance aussi passive que respectueuse à mon petit père, et à moins qu'il n'ait la poigne de *Mitouflet*, dit l'*Hercule d'Arras*, je le défie de m'emporter d'ici, dans ce fauteuil.

— Mais tu auras de l'or, te dis-je ! s'écria le général à voix basse, en reconnaissant l'impossibilité d'employer la force ; entre là seulement, te dis-je, je monte chez moi, je redescends à l'instant et je t'apporte dix mille francs, misérable !

— C'est superbe ! Ce vieux satan de Pietri m'avait bien conseillé, dit Delmare à part.

— N'est-ce pas assez, reprit le comte en interprétant le silence de son fils comme un refus,

je double la somme ! C'est tout ce qui me reste ici. Dans quelques minutes je t'apporte vingt billets de Banque. Te faut-il plus ? Rends-toi demain chez le major Maurice ; tu connais sa demeure... Je te donnerai plus encore ; j'ajouterais une pension. Mais quitte ce salon, entre dans cette pièce ; restes-y caché jusqu'à la fin de la fête ; je viendrai te faire sortir d'ici, et que l'enfer me délivre à jamais de ton exécrable présence, infâme qui spécules sur la honte qu'un père ressent de l'avoir pour fils !

A ces mots, Delmare tressaillit, se releva, jeta son chapeau à ses pieds avec fureur. D'insolente et railleuse, sa physionomie devint sombre ; un amer et douloureux sourire contracta ses lèvres, et il s'écria :

— Je suis tombé bien bas !... si bas que j'étais venu ici pour exiger de l'argent de vous. Je ne sais ce qui se passe en moi, mais, tenez, gardez votre or, et au moins j'aurai le droit de vous dire que le plus infâme de nous deux, ce n'est peut-être pas moi, entendez-vous ? Non, ce n'est pas moi ! L'infâme est celui qui accueille ainsi le fils d'une femme qu'il a séduite, et qui est morte de désespoir. L'infâme est celui qui, revoyant son fils après vingt ans de misère et d'abandon, lui dit : « Viens, prends de l'or, et délivre-moi de ton exécrable présence ! »

— Monsieur, dit le général Roland, surpris de ce soudain revirement de langage, si vos premiers mots n'avaient pas été presque des insultes...

— J'ai eu tort ; j'avais bu un verre d'eau-de-vie de trop, pour me donner de l'aplomb ; votre dureté, votre écrasant dédain, me dégrisent ; j'aime mieux cela.

— Alors, monsieur, revenez à des sentiments meilleurs. Entrez là, vous dis-je. Après la fête j'irai vous trouver, nous causerons... vous serez content de moi, si je le suis de vous ; mais j'attends du monde d'un moment à l'autre ; ma femme, ma fille, peuvent entrer dans ce salon...

— C'est pour cela que je reste ; je ne donnerais pas, voyez-vous, ma place ici, à cette heure, pour vos vingt billets de mille francs.

— Monsieur, reprit le comte presque suppliant et plus effrayé du calme de Delmare que de l'insolent cynisme qu'il avait d'abord montré ; — monsieur, vous avez prononcé le nom de votre mère... J'ai eu de grands torts envers elle, et pourtant c'est en son nom que je vous conjure...

— Et moi, c'est en son nom que je tirerai de vous une vengeance éclatante, entendez-vous ! moi qui ai vu sa lente agonie, moi qui l'ai vue mourir en embrassant mon frère, triste et premier souvenir de mon enfance.

— Votre frère ! — s'écria le général, cédant à un vague et dernier espoir. — Vous ne pouvez pas être le fils de M^{me} Delmare ; elle n'avait qu'un enfant !

— Huit mois après la mort de son mari, l'homme que vous avez tué, ma mère a mis au monde un fils, le fils de M. Delmare... Plus heureux que moi, ce frère n'a pas été voué à la misère, à l'abandon. Un parent de M. Delmare l'a adopté, l'a élevé, lui a donné son nom. Ce frère, je ne l'ai pas revu, moi, orphelin à sept ans, renié par tous, élevé par charité, jeté ensuite dans le monde, sans guide, sans appui ; livré au mal, tantôt par la faim, tantôt par des égarements de jeunesse que personne n'avait intérêt à réprimer en moi ; vivant au jour le jour et par tous les moyens, honnêtes si le hasard le voulait, honteux si je ne trouvais mieux, car je n'avais pas le choix ; aujourd'hui, lancé en aventurier dans un certain monde par un coup de dé, demain retombant dans la crapule, où je cherchais un pain fangeux que je ne trouvais pas toujours...

— Oh ! mon Dieu ! — murmura le comte en cachant sa figure dans ses mains ; — le malheureux !

— Oh ! reprit Delmare avec un sourire amer, je ne veux pas faire ici le bon apôtre... Dire que ma mauvaise conduite a été toujours involontaire, non ! Peu à peu dégradé, avili, perdu par cette vie de Bohémien ; sachant que personne n'avait à rougir de moi, je n'ai pardieu pas joué au scrupuleux pour l'honneur, comme on dit au billard. Entre une vie probe, misérable et dure, et une vie équivoque, fautive, où je pipais quelque argent, je choisisais l'argent et la bassesse ! C'est ignoble, n'est-ce pas ? Qui vous dit le contraire ? J'aurais bien voulu vous voir à ma place. Abandonné à quinze ans, tout seul et sans le sou, sur le pavé de Paris, qui sait si vous n'auriez pas fait pis que moi encore ? C'est facile, la vertu, quand rien ne nous manque ! Et si j'avais été élevé comme tant d'autres dans l'aisance et avec sollicitude, je n'aurais pas plus mal tourné que tant d'autres. Mais tout ça vous était bien égal, à vous ! Tandis que le fils vivait, aujourd'hui en mendiant, demain en chevalier d'industrie, le père...

— Votre père... reprit le général d'une voix profondément altérée, — votre père, pleurant des larmes de sang sur les malheurs qu'il avait causés, tâchait de les expier par un vie meilleur : votre père n'avait pas de jour sans se demander avec inquiétude ce vous étiez devenu ; car votre mère avait disparu avec vous, alors que j'étais presque mourant des suites de cet horrible duel. Et si hier, au lieu de ruser avec le major Maurice, mon meilleur ami, et de fuir de chez lui, vous l'eussiez écouté, il vous aurait dit mes remords en lui parlant de votre malheureuse mère, mes regrets et ma sollicitude en lui parlant de vous, de qui j'ignorais le sort...

— Monsieur, dit Delmare touché malgré son cynisme de l'émotion de son père, qui se pei-

gnait si poignante sur sa noble et belle figure, — si j'avais... pu croire que vous aviez pour moi... quelque affection...

— Eh ! ne voyez-vous pas que je pleure, que j'oublie tout, que ma fille et ma femme peuvent entrer ici d'un moment à l'autre...

Et le général Roland malgré la vigueur de son caractère, ne pouvant résister à cette violente secousse, tomba assis dans un fauteuil et cacha sa figure entre ses mains en s'écriant :

— Ah ! je suis bien malheureux !

A ce moment, Pietri, qui, de temps à autre entrebâillant la porte masquée dans la boiserie de la galerie, avait attentivement suivi les différentes péripéties de cette scène, avança de nouveau la tête et observa.

Soudain on entendit du côté de la galerie la voix de la comtesse interrompue çà et là par les doux éclats de rire de sa fille.

A ce bruit, le général tressaillit, se releva les traits empreints d'une angoisse inexprimable, puis s'adressant à Delmare avec un mélange de douleur navrante et de dignité, il lui dit :

— Voici ma femme et ma fille ; vous pouvez me frapper dans ce que j'ai de plus cher au monde ; faites, ce sera ma punition...

— Vous m'avez parlé avec des larmes dans les yeux, monsieur, reprit Delmare d'une voix profondément émue, en se dirigeant rapidement vers la porte que le comte avait laissée ouverte ; j'ai honte de ma conduite. Merci à vous de me donner l'occasion de la réparer !

— Ah ! tout est oublié ! s'écria le général pouvant à peine croire à ce revirement soudain. — Tu parles en fils, tu trouveras en moi un père ! entre-là. Après la fête, j'irai te rejoindre.

— Monsieur, dit Delmare le regard humide au moment où la porte allait se refermer sur lui, pour la première et la dernière fois peut-être, votre main...

— La voilà, et de tout cœur. — reprit le comte en la lui donnant. — Tout est oublié, te dis-je !

Et fermant précipitamment la porte, il mit la clef dans sa poche au moment où sa femme et sa fille, arrivant par le fond de la galerie, entraient en riant dans le salon. Pietri, de sa cachette, avait vu le comte enfermer Delmare.

— Bravo ! — dit le Corse, — le fils est sous clef. A la fille maintenant.

Et la porte masquée de la galerie se referma sur lui.

— Ma femme ! ma fille ! il était temps, dit le général en essuyant la sueur qui coulait de son front, et tâchant de cacher son émotion à la comtesse et à Héléne.

XXIII.

Le général Roland, faisant pour sourire un

violent effort sur lui-même, alla au-devant de sa femme et de sa fille, et dit à celle-ci :

— Saurai-je, chère petite folle, la cause de cette gaieté que l'on entend de si loin ?

— La faute en est à mon parrain Maurice, mon père, répondit la riieuse, dont les joues étaient encore colorées par son accès d'hilarité.

— Vraiment ? dit le comte ; je ne croyais pas mon pauvre Maurice si plaisant.

— Eh bien ! mon père, tu te trompais. Figure-toi que nous étions allés maman, M. Charles et moi... Puis se retournant, elle ajouta naïvement : Tiens ! où est-il donc ?

— Sois tranquille, reprit la comtesse en souriant, il se retrouvera.

— Je l'espère bien, maman. Enfin, mon père, pour en revenir à mon parrain, que tu crois si peu plaisant, nous étions allés donner partout un dernier coup-d'œil aux préparatifs de la fête, jusque dans le salon d'attente ; là nous trouvons mon parrain. Nous croyons le ramener ici avec nous. Ah ! bien oui ! pas du tout ! Il nous dit qu'il s'est mis là de planton, et cela d'un air si comique, si comique ! que le fou rire me prend.

— Et pourquoi Maurice était-il là de planton, chère folle ?

— Tiens, mon père, je te le donne en cent, en mille ! Tu ne le devinerais pas ; c'est là ce qu'il y a de plus comique...

— Voyons, je t'écoute.

— « Ma petite Héléne, » me dit mon parrain avec ce sang-froid que tu lui connais. — « un vieux loup comme moi serait mal à l'aise dans vos salons, au milieu de toutes vos jolies femmes, et pourtant j'aime beaucoup à voir de jolies femmes en toilette de bal ; cela me rappelle ma jeunesse ; or, pour les admirer, je suis aux premières loges dans ce salon d'attente, et pas gêné du tout... et puis je les vois ôter leurs manteaux, donner un dernier coup-d'œil à la grande glace du milieu, rajuster une boucle de cheveux, faire enfin une foule de petites mines coquettes, et pour un philosophe c'est un spectacle très divertissant ; enfin j'ai ainsi la primauté de toutes ces élégances que vous ne verrez, vous autres, qu'après moi ; je reste donc ici de planton. » — Et il s'est mis droit comme un soldat au port d'armes. Mais il nous contait tout cela avec un sérieux si comique, que moi, maman et M. Charles, qui, par parenthèse, me semble beaucoup tarder à revenir, nous ne pouvions nous empêcher de rire aux éclats.

— Bon Maurice, quelle présence d'esprit ! dit à part le général.

Et il reprit tout haut en souriant :

— Ton excellent parrain est, comme toujours, un peu original. Ainsi, depuis un grand quart d'heure, vous n'avez pas quitté le salon d'attente ?

— Non, mon père.

— Et vous y avez trouvé le major... seul ?

— Oui, mon père, et de planton. Puis la jeune fille, riant de nouveau de tout son cœur, tâcha d'imiter la pose militaire du major.

— Et, chère folle, tandis que vous étiez là, vous n'avez vu entrer personne ?

— Non, mon père... puisqu'il n'y a personne dans les salons ; il est encore de trop bonne heure.

— Tu veux dire que vous n'avez vu entrer aucune personne étrangère à la maison ?

— Non, mon père.

— C'est étrange ! dit le général à part. Par où donc sera-t-il passé ?

Et il reprit tout haut, s'adressant à sa femme : — Ainsi, ma chère amie, tu es satisfaite des apprêts de la fête ?

— Tout est à merveille, mon ami, notre bon Pietri, chargé de l'arrangement des fleurs, s'est surpassé : il y en a partout des montagnes... Et dispersées avec un goût parfait !

— Oh ! reprit Héléne en riant, le vieux Pietri est dans son élément, quand il s'agit de fleurs... il les aime tant !...

A ce moment, on entendit le roulement d'une voiture dans la cour de l'hôtel. Malgré lui, le général, pensant à M. de Bourgueil, tressaillit.

— Déjà des voitures, dit la comtesse assez surprise ; il est pourtant de bien bonne heure encore !...

— Ah !... je tremble ! dit à part le général. Heureusement, Maurice est en bas...

— Quelle est l'impatiente provinciale qui a tant de hâte d'arriver à ta fête, chère maman, pour faire admirer sa toilette peut-être d'un goût douteux ? dit Héléne en riant. Puis redoublant d'hilarité, ah ! mon pauvre parrain Maurice... qui s'est mis de planton pour avoir les primeurs des élégances !... Je crains que cette fois il ne soit fort attrapé !...

Et la jeune folle de rire encore...

— Allons, Héléne, sois donc raisonnable, lui dit en souriant la comtesse, et voyons un peu quels sont ces empressés.

La femme du général et sa fille se dirigeaient vers la galerie, lorsque, par une des portes latérales du salon, entra Charles Bellecourt, l'air assez inquiet, et se disant :

— Pietri vient de m'engager à aller chercher chez moi la dernière lettre de mon père. Le moment approche, m'a-t-il dit... Quelque malheur nous menace donc ? Je suis d'une anxiété !

— Ah ! voilà M. Charles enfin ! dit Héléne. Il va peut-être nous apprendre quelles sont les personnes qui nous viennent sitôt.

— En traversant le vestibule, mademoiselle, je n'ai vu entrer dans le salon d'attente qu'une dame qui descendait de voiture : elle m'a paru charmante et très élégante...

— Je respire ! dit à part le général ; ce n'est pas Bourgueil et sa femme !

— Pour une élégante, reprit en souriant la